

Jean-Louis Rinaldini

Par quels bouts prendre le réel ?

Il y a par exemple le « réel propre du sujet », c'est-à-dire le constitutif, le biologique, tout ce qui est du préverbal, qui pourra être éclairé par le processus analytique mais pas repris, le sujet ne pourra pas le changer, cela restera dans le registre du réel. Que peut-on espérer de la psychanalyse par rapport à ces malades atteints d'un mal inexorable dont l'issue est fatale ? Ce réel implacable peut-il être repris par le processus analytique ? C'est aussi le problème des maladies organiques survenant lors de la cure. Sont-elles des manifestations névrotiques ? N'oublie-t-on pas que le corps est mortel ? N'oublie-t-on pas cette autre forme du réel que nous sommes appelés à devenir et qui s'appelle le cadavre ? Le cadavre est le biais par lequel l'homme sait que la mort est dans la vie. Freud dans l'*Unheimlich*, y voit le « double » narcissique et mortifère qui, je cite, « d'une assurance de survie devient un étrangement inquiétant signe avant-coureur de la mort ». Dans ce temps premier de l'aliénation au désir de l'Autre, dans ce moment de relation narcissique spéculaire, où le sujet s'anticipe comme autre afin de contourner sa propre carence vitale c'est bien de se garder de la mort qu'il s'apparaît à lui-même.

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel. » (J. Lacan *Les quatre concepts*)

Le propre du réel c'est qu'on ne l'imagine pas. Par quels bouts prendre le réel ? Que pouvons-nous faire d'autre que de tenter de cerner les effets de réel à travers ce que Freud nomme le principe de réalité ?

S'il y a une notion de réel, (est-ce un concept, un lieu ?) elle est complexe et non saisissable, saisissable d'une façon qui ferait tout « C'est incroyablement anticipateur nous dit Lacan que de penser qu'il y ait un tout du réel ». Autre occurrence du pas-tout lacanien.

Nous voilà invités à parcourir les différentes acceptions du réel selon Lacan tout au long de son enseignement et c'est ce qui nous occupera cette année. En effet le réel va concerner chez Lacan aussi bien l'objet cause du désir, la jouissance autre que phallique, le traumatisme, l'inquiétante étrangeté, l'aphanisis du sujet, le nœud... puisque vous le savez, certainement dans un souci de cohérence théorique, Lacan finit par concevoir un réel englobant, celui du nouage borroméen qui est comme la structure totalisante reliant Réel, Symbolique et Imaginaire.

Je m'attacherai pour ma part à un abord du réel, celui qui me parle, en écho au titre de l'intervention à venir d'Houchang Guilyardi.

Commençons par un apologue non dépourvu comme il se doit d'une certaine allégorie.

Les animaux laissent derrière eux des traces de leur passage. Que certains d'entre eux les effacent ne les fait néanmoins pas ex-sister. Ces traces restent réelles. Des traces de l'animal qu'il chasse l'homme en fait un signe. Une trace représente l'animal pour l'homme. Représente c'est-à-dire qui introduit déjà quelque chose de l'ordre de la présence dans l'absence. L'homme peut apprendre à connaître le contour, la forme de la trace et

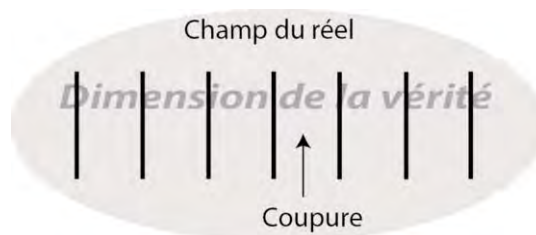
déduire quelques propositions sur l'existence de l'objet qu'il poursuit. Et cela aboutit à Sherlock Holmes qui est le héros de l'interprétation des traces laissées par celui qui au sein de l'humanité a rejoint la bestialité, soit le meurtrier puisqu'il y est question de mort. Seulement nous connaissons la suite, le temps de l'interprétation des traces n'aboutit jamais comme tel. Il s'interpose toujours le temps de la méditation qui chez notre anglais est le temps de la mise en œuvre d'une autre dimension que la trace. L'importance que le violon y joue en témoigne. Sherlock Holmes montre que toutes les traces ne valent rien, puisque l'objet de l'enquête est toujours ce que l'école française de police résumait sous l'adage « Cherchez la femme ». Depuis Lacan nous répétons qu'elle n'existe pas. Et là se loge la dimension de l'impossible. Mais l'homme fait autre chose que de poursuivre l'animal. Quand il l'a tué il fait une encoche sur l'os d'un autre animal tué précédemment. Et ceci avant de posséder toute notion du nombre. Il inscrit un... puis un. En même temps les peintures rupestres inscrivent des marques dans des formes qui seront peintes sur les parois de ces vides que l'on nomme grottes. Avant de l'être sur des vases. L'homme fait encore plus bizarre. Quand un semblable meurt il lui fait un tombeau. Et il y inscrit quelque chose pour savoir que là il y a quelque chose d'irréductible. L'unité de la vie ne s'inscrira que dans cette marque qui s'impose à ce mort, et ce sera son nom.

Le vase est le lieu qui fait le tour d'un trou où viendront s'inscrire ces dessins plus ou moins stylisés qui donneront le stock des traces qui pourront accueillir quelque chose de la parole. L'os est cette surface où s'inscrit ce qui s'introduit de la dimension de l'unité comptable, comme distincte de l'unité unifiante celle de la forme bonne ou mauvaise. Il faudra les trois pour que dans le Réel s'introduise le signifiant qui va faire trou (le coup de ciseau) et poser l'ex-sistence. L'unaire, l'unien et la différence pure du signifiant.

La fin de cet apologue nous invite à aborder le réel dans son rapport au sériel, sériel dont Lacan nous dit que c'est le sérieux. Le sériel, c'est ce qui se produit lorsque le signifiant en est réduit au trait unaire, au trait un, et que la série s'avère constituée par la succession de ces traits uns.

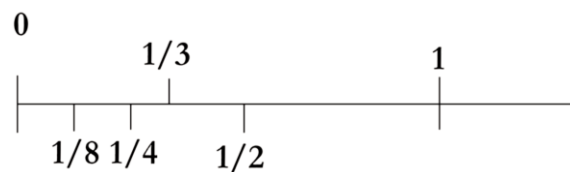
Cette succession de traits uns va prendre pour référent un trait un parmi les autres, et ce trait un parmi les autres va prendre la fonction du phallus. Si le phallus a certes une dimension imaginaire, une dimension symbolique, il a aussi une existence bien réelle. Ce sérieux c'est aussi le fait que ce un va exercer deux effets fort différents. Le premier effet qui s'exercera dans le registre du comptable, et l'inconscient poursuivra ses additions pour constater qu'il en manque toujours un (cela rejoint la question de la dette que nous avons travaillée l'an dernier), et puis, à côté de cet effet comptable, l'effet totalisant du UN, en tant que, de façon bizarre, il exerce sur nous cet appel à devoir nous accomplir comme totalité. Or, c'est notre défaut de névrosé, de ne pouvoir jamais nous accomplir parfaitement comme totalité, sauf dans le registre imaginaire du miroir.

Ainsi ce qui se met en place dans ce champ du sériel c'est la dimension de la vérité. Pour exister, cette dimension n'a besoin de rien d'autre que la suite des traits unaires. En effet, en tant qu'ils appartiennent au champ du réel et que cette suite de uns fait partie des nombres réels, nous savons qu'il y a, entre chacun de ces traits unaires, une coupure. Coupure qui en aucun



cas ne saurait être suturée puisqu'entre deux traits unaires je peux toujours faire émerger du réel autant de uns que je peux souhaiter, que je peux avoir envie d'explorer. Et l'on sait comment la suite des nombres réels est comprise entre zéro et un — zéro étant lui-même bien entendu un trait unaire — sans jamais arriver à ses extrémités, aux deux bornes.

On trouve ainsi la suite infinie des fractions inverses des nombres entiers $1, 1/2, 1/3, 1/4 ; \dots 1/n, \dots$ qui tend vers 0 sans jamais l'atteindre, sans jamais devenir nul. C'est la DI, la droite infinie qui n'atteint jamais son bord.



C'est-à-dire que zéro est inaccessible sans que $1/n$ ne devienne jamais nul, aussi grand que nous puissions concevoir le nombre n . Cela, c'est le

plus simple abord du réel selon Lacan. Il n'y a pas de plus grand nombre entier, impossible par définition selon Péano.

Cette suite d'« uns » fait valoir la dimension de la coupure, et cette coupure est la vérité de cette suite (Gödel Théorème d'incomplétude). Dans sa matérialité, le un, le trait unaire, est dès lors aussi le représentant de cette coupure-vérité.

Alors, de cet impossible, de ce rien qu'est le réel peut-on en parler ?

Le réel nous le savons avec le symbolique et l'imaginaire fait trois. Peut-on l'isoler de ce triplique ? « Au départ », pour l'être parlant, le sujet qui parle, et qui nous intéresse nous psychanalystes, il y a le réel, le symbolique et l'imaginaire. Au départ cela signifie dès qu'entre en jeu le symbole, dès l'acquisition du langage même s'il n'est pas encore articulé. Mais avant le langage qu'y a-t-il ?

Lacan nous dit qu'il y a le réel, il y a le réel et rien d'autre. Rien que le réel. Il appellera ça le réel primitif ou encore le réel non symbolisé. Cette catégorie de réel est essentielle à introduire, nous y sommes obligés par la clinique, ne pas en tenir compte conduit à de fâcheuses méprises comme l'observation de Ernst Kriss, le fait pour le patient d'aller manger des cervelles fraîches au sortir de la séance après l'intervention de son analyste qui est, nous dit Lacan, un acting-out équivalent à un phénomène hallucinatoire du type délirant. En effet l'analyste était intervenu avant que l'analysant ne soit parvenu au point d'introduire le registre symbolique ; ce que l'analyste lui a dit était donc resté dans le registre du réel.

Donc pour le bébé infans il y a le réel. Et là, le réel qu'est-ce que c'est ?

C'est le monde extérieur qui entoure l'enfant. Et qui l'intéresse puisqu'il ne regarde que ça. Ce n'est pas un chaos, une masse informe mais bien un monde habité de formes que le bébé va retrouver pour certaines d'entre elles à la même place. Une même forme qui l'emplira et apaisera sa faim au moment du nourrissage, forme qui disparaît lorsqu'il est apaisé, repu. C'est une forme qui se retrouve toujours là lorsqu'il ressent quelques malaises le plus souvent introduits par un cri (Munch) qui n'est pas encore une parole, pas encore le langage, mais cette vibration des cordes vocales pour l'instant a-signifiante accompagnée de l'articulation motrice de la bouche. Et c'est déjà ce qui ultérieurement deviendra parole.

Nous dirons que cette forme de réel, comblante, nourrissante, apaisante va prendre sur les autres formes de réel qui se présenteront à lui une place privilégiée. Ce qui rythme la vie du bébé vous le savez, c'est l'alternance apparition disparition de la forme qui va conduire l'enfant à entrer dans le jeu du symbole. Présence sur fond d'absence comme dira Lacan. Cette forme du réel privilégiée, est nommée, Mère, la Chose, das Ding.

Mais il y a d'autres alternances du réel qui marquent la vie du bébé. Par exemple l'alternance du jour et de la nuit. Au sens d'abord où l'enfant est plongé dans la nuit dont il est tiré le temps du nourrissage ou des soins corporels pour y retourner à nouveau, au sens ensuite où le jour qui succède à la nuit aura une place de plus en plus grande dans la vie de l'enfant, de telle sorte que sur fond d'absence de jour, le jour finira par être appréhendé comme quelque chose de distinct de toutes les formes qui le peuplent.

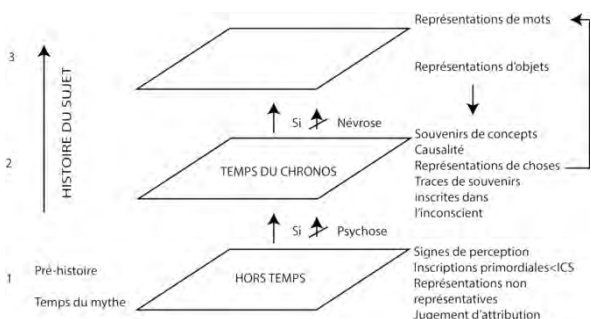
S'il est difficile de savoir quand le langage est apparu sur terre et quand l'homme en a fait l'acquisition on peut postuler que pour les hommes d'une période de l'humanité que l'on pourrait qualifier d'infans, les formes de la nature, soleil, lune, étoiles, astres étaient toujours retrouvées à la même place et c'était essentiel pour qu'un ordre soit préservé. D'où la naissance de rituels, invoquant d'autres éléments du réel que sont les dieux pour que certains éléments du réel se manifestent en leur temps. En somme la nature qui entoure l'homme s'impose comme une horloge qui tourne, que l'homme soit là ou pas.

C'est sur cette horloge que l'homme n'a pas eue à régler, qu'il va se régler. Cet espacement, ce temps qui s'imposent à l'homme sont des éléments du réel. C'est de cette exactitude de la nature aux différents rendez-vous que l'homme créera les sciences exactes, c'est-à-dire les sciences du réel. Donc le réel, toujours à la même place, que l'homme soit là ou pas, ce réel est pensé par l'homme comme étant déjà là, toujours déjà là, de toute éternité. Si nous revenons à notre bébé, cela veut dire que pour lui, les symboles, le langage, les discours qui lui préexistent, sont du réel jusqu'à ce que qu'il crée, lui, pour son propre compte, le symbole, jusqu'à ce qu'il réinvente le jeu symbolique. C'est par ce processus de symbolisation que la structure du réel sera connue. Structure différente de celle du symbolique puisque cette dernière est d'ordre alors que celle du réel est d'impossible.

Les formes du réel évoquées rapidement tout à l'heure, corps humain, formes du jour de la nuit, soleil, lune... devront être symbolisées, devenir les premiers symboles, mais les images de ces formes symbolisées se superposent aux symboles et devront en être distinguées, à savoir que le registre de l'imaginaire est distinct de l'ordre symbolique et du réel. C'est ce que Lacan appellera « l'imaginaire en tant que tel » restant en cela fidèle à la théorie freudienne du psychisme comme série de registres d'inscriptions, thèse jamais abandonnée par Freud depuis 1896 puis en 1915 puis en 1924 où il élabore une explication de la refonte de la réalité qu'il pose au principe de la psychose (Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 301).

psychose et perversion, Paris, PUF, 1973, p. 301).

Rappelons sommairement que Freud conçoit trois registres d'inscriptions superposés qui lui permettent de dégager les trois structures, névrose, psychose, perversion que je représente schématiquement ci-contre.



Le premier registre qui nous intéresse ici (1) est celui des signes de perception (représentations non représentatives), inscriptions primordiales, antérieures à la constitution de l'inconscient. Pas d'effet de temporalité. Jugement d'attribution. Pour Lacan dans ce temps-là, s'il y a réminiscence, elle est formelle ou idéelle. C'est le temps du mythe, de la pré-histoire du sujet, c'est le

hors temps. (Voir les Actes de notre séminaire n° 7 *Les voies paradoxales de la castration* p. 47).

Par exemple, le phénomène du déjà-vu peut éclairer ce qui vient d'être dit. Ce phénomène peut être expliqué par le fait que certaines formes du réel perçues par le sujet et qui ultérieurement n'ont pas été reconnues au cours de la symbolisation, vont revenir, vont faire irruption dans la vie du sujet sous la forme du déjà-vu. Ce qui du réel, a été perçu sans pouvoir être reconnu ultérieurement, réapparaît dans le registre de l'imaginaire.

Ou encore le rêve de l'homme aux loups abstraction faite de l'angoisse qui accompagnait ce rêve. Ces loups on peut penser que ce sont des formes du réel entrevues très précocement – six mois et demi, un an – où ce qui se passait, le coût des parents, ne pouvait être intégré par l'enfant, ce qui a été vu a joué comme traumatisme parce qu'au moment où il aurait fallu, le mot qui pouvait donner sens à ce qu'il avait vu, ce mot ne lui a pas été donné. Lacan dit qu'il n'a pas eu le mot de passe.

La symbolisation seule donc permet de connaître le réel. C'est donc affirmer ici l'importance du langage. En tant que le langage recueille des traces du réel.

Mais comment s'opère cette symbolisation du réel ? C'est là l'étape capitale dans la structuration du sujet. Représentons-nous le réel comme un texte à dire (dans les deux sens « pour être dit » et « comme dire, comme je dirais une planche à voile, une pâte à pain... », écrivons-le « texte-à-dire » pour considérer l'ensemble comme un substantif). Quelle partie de ce texte le sujet choisira-t-il de dire de ce discours ? Je dis *choisir* en référence à cette formulation a priori étrange de Lacan lorsqu'il affirme que « le sujet est responsable de son inconscient ». Si dans le pré-texte dont il dispose un signifiant essentiel vient à manquer, lui le sujet ne pourra le faire figurer dans son texte. D'où forclusion.

Autrement dit, le texte que le sujet est en train de dire connaît un vide silencieux, un espacement, une pause, un achoppement. À partir de quoi Lacan pourra parler de la castration forclosée de l'Homme aux loups en tant qu'elle réapparaît dans le réel comme « d'une ponctuation sans texte ». Car « le réel n'attend pas et nommément pas le sujet puisqu'il n'attend rien de la parole » nous dit-il.

Le texte qui est en en train de se dire, que le sujet est donc en train de dire, ce discours qui se constitue, c'est le coup de ciseau dans le réel comme la coupure dans la bande de Moebius qui va permettre de saisir ce qui jusque-là ne pouvait pas être saisi. Ce coup de ciseau dans le réel fait apparaître le sujet mais laisse choir un lambeau de réel, cet objet a qui n'a plus rien à voir avec la structure du réel. L'objet petit a n'est pas le réel, il est ectopique (du grec «ex topos» qui signifie «en dehors du lieu»), il est cette lettre qui reste en souffrance lors du processus de symbolisation, ce lambeau du réel découpé par le signifiant et par où s'inscrit la division du sujet, condition de son accès au symbolique.

Puis il faudrait aborder le « réel propre du sujet », c'est-à-dire le constitutif, le biologique, tout ce qui est du préverbal, qui pourra être éclairé par le processus analytique mais pas repris, le sujet ne pourra pas le changer, cela restera dans le registre du réel. Alors que peut-on espérer de la psychanalyse par rapport à ces malades atteints d'un mal inexorable dont l'issue est fatale ? Ce réel implacable peut-il être repris par le processus analytique ? C'est aussi le problème des maladies organiques survenant lors de la cure. Sont-elles des manifestations névrotiques ? N'oublie-t-on pas que le corps est mortel ? N'oublie-t-on pas cette autre forme du réel que nous sommes appelés à devenir et qui s'appelle le cadavre ? Le cadavre est le biais par lequel l'homme sait que la mort est dans la vie. Freud dans l'*Unheimlich*, y voit le « double »

narcissique et mortifère qui, je cite, « d'une assurance de survie devient un étonnement inquiétant signe avant-coureur de la mort ». Dans ce temps premier de l'aliénation au désir de l'Autre, dans ce moment de relation narcissique spéculaire, où le sujet s'anticipe comme autre afin de contourner sa propre carence vitale c'est bien de se garder de la mort qu'il s'apparaît à lui-même.

Si nous reprenons :

Le réel ne peut avoir d'existence que par le signifiant. Le réel est toujours là, il insiste et chez le névrosé le rendez-vous avec le réel sera toujours manqué. Le névrosé ne sait pas que son avènement en tant que sujet est dû à l'effacement des traits de la Chose. Effacement qui crée le signifiant. Ce que veut le névrosé, à tout prix, c'est effacer le signifiant, retrouver le réel qui était à l'origine. Mais pourquoi vouloir effacer le signifiant ?

Melman insiste par exemple sur le fait qu'il y a dans le signifiant un effet inattendu, à première vue inexplicable, et qui est un effet d'injonction. Un effet d'injonction qui a ceci d'étrange, c'est que le sens du signifiant peut y paraître secondaire à l'endroit du caractère injonctif lui-même. Dans cette injonction, venue du signifiant, domine, pour le sujet, le devoir à accomplir. Devoir à accomplir soit dans son être soit dans son action, à accomplir dans la perfection, dans cette sorte de totalité, de complétion que nous évoquions tout à l'heure à propos du pouvoir totalisant du un, de l'exigence totalisante ou totalitaire du un.

Un exemple clinique familier de ce caractère injonctif du signifiant, c'est évidemment ce qui se produit dans la névrose obsessionnelle. Ces impératifs absurdes et cruels que l'obsessionnel est susceptible de recevoir, quasiment comme s'il les entendait. Ces injonctions absurdes, extravagantes, qu'il reçoit, ont toutes pour caractère de l'inciter à cet accomplissement extrême, parfait, abouti, qui est le propre de l'injonction que j'évoquais il y a un instant. D'où la proximité que l'on souligne parfois entre la névrose obsessionnelle et la psychose.

Donc l'impact du réel est difficile à saisir chez le névrosé. Le phénomène psychotique lui, permet de mieux saisir ce qu'est l'apparition du réel, en particulier le délire, l'hallucination comme celle de l'Homme aux loups si souvent commentée et qui s'est produite à un moment où il ne pouvait pas être considéré comme psychotique et pourtant ce phénomène peut être rapproché du délire. Le délire ou l'hallucination est cette chose qui surgit dans la vie, dans la réalité du sujet. Car la réalité et le réel ne se recouvrent pas. La réalité est un montage du symbolique et de l'imaginaire, le réel étant déjà là. Dans la réalité du sujet s'ouvre donc cette autre chose que le sujet ne peut relier à rien puisqu'il n'est jamais entré dans le processus de symbolisation. Ce quelque chose se présente à lui sous le registre de la signification : je sais que ça signifie quelque chose, ça me concerne, mais je ne peux renvoyer ce qui, là, m'apparaît, à rien.

Cette question du réel s'articule également avec le temps logique. (Cf. plus haut le hors temps chronologique des premières inscriptions). Le Réel est toujours retardé et en tant que tel il ne produit, ni ne se produit jamais ici et maintenant dans l'ici présent. C'est pourquoi la réalité, qu'on l'appelle psychique ne se constitue que comme ce temps de l'après-coup qui ne se laisse plus décomposer dans l'opposition de l'avant et de l'après, de l'originnaire et du dérivé, du présent et de sa représentation. La réalité c'est le réel à retardement, c'est le ratage du retard. À condition de bien voir que le retard ne survient pas après quelque chose qui aurait été là avant le coup d'après, et que le manque dont il est ici question ne se réduit pas à l'absence d'une présence première. « Là où c'était... – le réel – là, dois – je advenir ». C'est un imparfait, pas un passé simple, le réel ne se pense pas dans la simplicité d'un pré-

sent passé, d'une réalité qui fut. « C'était » il faut l'entendre comme la présence im-parfaite, non parvenue à effectuation, de ce qui par l'opération paradoxale de ce retard premier, retourne dans les limbes de ce qui n'aura jamais été présent. C'est le passé de nul présent. C'est pourquoi le réel, en tant qu'il s'induit dans l'après-coup du signifiant, est incommensurable à tout présent et à toute temporalité qui se penserait à partir du présent.